

—L'Icarie, s'écria-t-il ; on vient de parler de l'Icarie ; c'est là, frères, notre Chanson ! O Icarie ! ô terre promise, que de trésors tu réserves à tes fils ! Bords fortunés du Taïr, que l'avenir vous garde de merveilles ! Oui, frères, jurons d'y aller tous ! La France est une ingrante, elle fait peu d'efforts pour nous retenir. Punissons-la par l'abandon. Notre avant-garde est là-bas ; elle nous prépare des logements, et quels logements ? Hier encore j'en ai reçu des nouvelles ! C'est plein d'intérêt et de charme ; vous allez voir.

Devant l'assemblée émue et attentive, le pontife tira de sa poche un paquet volumineux :

—Daté des bords du Taïr, dit-il en ajustant ses lunettes. Fleuve sacré ! Que tes ondes soient bénies !

Puis il lut, en entrecoupant le texte de réflexions :

« Père, tout va bien ; la fraternité nous enivre. On ne peut dormir la nuit à cause des maringouins ; mais il en est de ces insectes comme de tout le reste, ils sont en commun ; cette pensée nous sonlège. »

—Pauvres chers enfans !

« De fortes sécheresses ont régné ; elles nous étaient communes. L'herbe a manqué aux troupeaux et le bétail aux hommes. Avec la fraternité tout est léger, même la nourriture. Hier matin nous sommes allés chercher de l'eau dans le Taïr. Il était à sec ; nous n'y avons puisé que des sauterelles. »

—Divin ! pastoral ! on dirait une page de la Bible.

« Aujourd'hui une tribu de Sioux est venue nous rendre une visite de voisins. Nous les avons invités à partager notre vie commune. Ils ont scalpé deux de nos frères. Père, c'est pour nous un souci. Deux de scalpés, et les autres ne le sont pas. Où est l'égalité ? Ils auraient dû nous scalper tous. »

—Touchant scrupule !

« Vous êtes attendus ici avec une vive impatience, et vous y serez reçus les bras ouverts. Nous sommes sur le point de manquer de chemises ; hâtez-vous d'en envoyer ; autrement nous passerions à l'état du peuple primitif. Père, bénissez vos enfans.

LA COLONIE DU TAÏR. »

—Mortels heureux ! s'écria le pontife après cette lecture. Oui, l'on songera à vous, qui êtes nos frères et nos prisonniers. Mes amis, une quête ! vite, une quête pour les Icarie ! J'ai là, ajouta-t-il en compulsant son dossier, de nombreux témoignages de sympathie. Le riche porte ses trésors, le pauvre son obole. La communauté est fondée, mes frères ; elle régné. Un effort encore, et l'univers la proclamera. Tenez, écoutez.

Il reprit sa lecture :

« La sœur Malachard fait don à la communauté icarienne d'un sommier en paille ; elle désire qu'il soit mis au service de ses frères sur le sol ingrat de l'étranger. »

—Noble femme ! oui, ton vœu sera entendu ; ton offrande recevra la destination demandée.

« Le frère Roubiot fait hommage d'un briquet phosphorique à la communauté icarienne. Il entend que l'instrument serve à faire jaillir la lumière qui doit éclairer l'humanité. »

—Souhait d'une belle âme ! On s'y conformera.

J'avais pu remarquer qu'au premier appel fait à la générosité du public, un vide considérable s'était opéré dans l'assemblée. Les rangs se dégarnissaient ; les curieux s'en allaient d'abord, puis les fidèles ; les prétoriens eux-mêmes en étaient ébranlés, et il arriva un moment où le pontife se trouva presque seul en face d'un bassin vide. Que d'enthousiasmes meurent ainsi en chemin et ne vont pas jusqu'au gousset !

—Tout cela est bien médiocre, me dit Oscar en sortant. Nous n'avons pas fait nos frais, Jérôme.

—A qui le dis-tu ?

CHARLES REYBAUD.

PRÉFACE TESTAMENTAIRE

des

Mémoires de M. de Chateaubriand.

Paris, 1er décembre 1833.

Comme il m'est impossible de prévoir le moment de ma fin ; comme, à mon âge, les jours accordés à l'homme ne sont que des jours de grâce ou plutôt de rigueur, je vais, dans la crainte d'être surpris, m'expliquer sur un travail destiné à tromper pour moi l'ennui de ces heures dernières et délaissées que personne ne veut et dont on ne sait que faire.

Les Mémoires à la tête desquels on lira cette préface embrassent ou embrasseront le cours entier de ma vie ; ils ont été commencés dès l'année 1811 et continués jusqu'à ce jour. Je raconte, dans ce qui est achevé, et raconterai dans ce qui n'est encore qu'ébauché, mon enfance, mon éducation, ma jeunesse, mon entrée au service, mon arrivée à Paris, ma présentation à Louis XVI, les premières scènes de la révolution, mes voyages en Amérique, mon retour en Europe, mon émigration en Allemagne et en Angleterre, ma rentrée en France sous le consulat, mes occupations et mes ouvrages sous la restauration, enfin, l'histoire complète de cette restauration et de sa chute.

J'ai rencontré presque tous les hommes qui ont joué de mon temps un rôle grand ou petit à l'étranger et dans ma patrie, depuis

Washington jusqu'à Napoléon, depuis Louis XVIII jusqu'à Alexandre, depuis Pie VII jusqu'à Grégoire XVI, depuis Fox, Burke, Pitt, Shéridan, Londonderry, Capo-d'Istria jusqu'à Malherbes, Mirabeau, depuis Nelson, Bolivar, Méhémot, pacha d'Egypte, jusqu'à Suffren, Bougainville, Lapeyrouse, Morcau. J'ai fait partie d'un triumvirat qui n'avait pas eu d'exemple : trois poètes opposés d'intérêts et de nations se sont trouvés presque à la fois ministres des affaires étrangères, moi en France, M. Canning en Angleterre, M. Martinez de la Rosa en Espagne.

J'ai traversé successivement les années vives de ma jeunesse, les années si remplies de l'ère républicaine, des fastes de Bonaparte et du règne de la légitimité.

J'ai exploré les mers de l'ancien et du nouveau monde et foulé le sol des quatre parties de la terre. Après avoir campé sous la lutte de l'Iroquois et sous la tente de l'Arabe, dans les wigwams des Hurons, dans les débris d'Athènes, de Jérusalem, de Memphis, de Carthage, de Grenade, chez le Grec, le Turc et le Maure, parmi les ruines ; après avoir revêtu le casaque de peau d'ours du sauvage et le cafetan de soie du mameluck ; après avoir subi la pauvreté, la faim, la soif et l'exil, je me suis assis, ministre et ambassadeur, brodé d'or, bariolé d'insignes et de rubans, à la table des rois, aux fêtes des princes et des princesses, pour retomber dans l'indigence et essayer de la prison.

J'ai été en relation avec une foule de personnages célèbres dans les armes, l'Eglise, la politique, la magistrature, les sciences et les arts. Je possède des matériaux immenses, plus de quatre mille lettres particulières, les correspondances diplomatiques de mes différentes ambassades, celles de mon passage au ministère des affaires étrangères, entre lesquelles, se trouvent des pièces à moi particulières, uniques et inconnues. J'ai porté le mousquet du soldat, le bâton du voyageur, le bourdon du pèlerin ; navigateur, mes destinées ont eu l'inconstance de ma voile ; alycon, j'ai fait mon nid sur les flots.

Je me suis mêlé de paix et de guerre ; j'ai signé des traités, des protocoles, et publié chemin faisant de nombreux ouvrages. J'ai été initié à des secrets de partis, de cour et d'Etat ; j'ai vu de près les plus rares malheurs, les plus hautes fortunes, les plus grandes renommées. J'ai assisté à des sièges, à des congrès, à des conclaves, à la réédification et à la démolition des trônes. J'ai fait de l'histoire et je pouvais l'écrire ; et, ma vie solitaire, rêveuse, poétique, marchait au travers de ce monde de réalités, de catastrophes, de tumulte, de bruit, avec les fils de mes songes, Chactas,